

méthode a été appelée par les Scolastiques : méthode de *causalité*, d'*élimination* et de *transcendance* (1).

I. — **Via causalitatis** : après avoir examiné les œuvres de Dieu, la Création, on remonte des créatures à Dieu comme au principe de ce qu'elles ont de perfection, de réalité, de positif, d'être en un mot. C'est une méthode d'analogie fondée sur ce principe qu'une cause possède toute la perfection de ses effets, soit formellement, soit éminemment, car *Nemo dat quod non habet*.

II. — **Via remotionis** : puis on exclut absolument de Dieu toute limitation, toute négation, toute imperfection (2).

III. — **Via eminentiæ** : enfin on attribue à la nature divine tout ce qui est réel, positif substantiel, en un mot tout ce qui n'implique en soi aucune imperfection, tout ce qu'il est meilleur d'avoir que de ne pas avoir et on l'élève à l'infini.

ARTICLE III

RAPPORTS DE DIEU ET DU MONDE

Trois questions restent à examiner :

- I. — **L'origine du monde.**
- II. — **Le gouvernement du monde.**
- III. — **La valeur du monde.**

(1) A. DE MORGAN, *Théodicée*, T. I, Ch IX.

(2) « Pour connaître la nature de Dieu autant que la mienne en était capable, je n'avais qu'à considérer, de toutes les choses dont je trouvais en moi quelque idée, si c'était perfection ou non de les posséder, et j'étais assuré qu'aucune de celles qui marquaient quelque imperfection n'était en lui, mais que toutes les autres y étaient... » DESCARTES, *Discours de la méthode*, IV^e P.

SECTION I^{re}

ORIGINE DU MONDE

On peut ramener aux suivantes les solutions proposées :

- I. — **L'Atomisme** (DÉMOCRITE, ÉPICTÈTE, LUCRÈCE).
- II. — **Le Dualisme** (PLATON, ARISTOTE).
- III. — **Le Panthéisme** (STOÏCIENS, SPINOZA, FICHTE, SCHELLING).
- IV. — **Le Darwinisme** (LAMARCK, DARWIN) (1).
- V. — **L'Évolutionnisme** (SPENCER).
- VI. — **Le Créacionnisme** (PHILOSOPHES SPIRITUALISTES).

42. — L'ATOMISME (2)

I. — **Exposé** : d'après DÉMOCRITE, ÉPICTÈTE, LUCRÈCE, la matière est composée d'atomes innombrables, immuables, éternels, insécables, durs et pesants, qui se meuvent dans le vide. Mais ÉPICTÈTE a complété Démocrite, en leur ajoutant une certaine spontanéité qui se traduit par le pouvoir de décliner de la ligne droite. Grâce à ce *clinamen* ils peuvent se rencontrer, se combiner et former par hasard tous les êtres. Il n'y a par conséquent ni Cause première intelligente, ni Providence. Les dieux sont relégués dans les *intermondes*. En outre il n'y a ni âme spirituelle, ni liberté, ni immortalité.

II. — **Critique** : A) C'est une hypothèse gratuite, car les atomes ne peuvent être ni infinis, ni éternels. En effet :

- 1^o) Le nombre infini répugne (PSYCH., 491, § A.)
- 2^o) D'où leur vient le mouvement? Il n'est pas essentiel au corps, puisque la nature est inerte. Il faut donc trouver un pre-

(1) Nous insistons particulièrement sur le *Darwinisme* et sur l'*Évolutionnisme* à cause de l'importance actuelle de ces systèmes.

(2) MAILLET, *Histoire de la philosophie atomistique*.

mier atome par où le mouvement a commencé, par conséquent le moment précis où ce mouvement a commencé et le premier moteur qui l'a imprimé.

B) Le *clinamen* est une supposition inventée à plaisir ; elle ne peut d'ailleurs expliquer l'harmonie et la liberté. Comment, dit Fénelon, si l'on jetait toutes les lettres qui composent l'Iliade, sans ordre ni direction, en pourrait-il sortir ce poème où l'ordre existe ?

43. — LE DUALISME

A) **Exposé** : professé dans l'antiquité par PLATON (1) et ARISTOTE (2), le Dualisme est un système qui prétend que la matière dont est formée le monde est nécessaire et éternelle, qu'elle tire d'elle-même son être et sa substance et qu'elle n'a reçu de Dieu que son organisation et sa forme. Le monde et Dieu sont donc éternels.

B) **Critique** : cette hypothèse de la matière indépendante de Dieu dans son existence répugne du côté :

I. — **De la nature divine**, qui ne serait plus infinie, puisque Dieu ne serait plus le seul Être nécessaire et indépendant.

II. — **Du monde lui-même**, qui, tout fini qu'il est, devrait être infiniment parfait, puisqu'il serait nécessaire et éternel.

44. — LE PANTHÉISME

Le Panthéisme est la doctrine d'après laquelle il n'y a dans l'univers qu'une seule et même substance comprenant Dieu, le monde et l'humanité.

(1) PLATON, *Timée*.

(2) ARISTOTE, *Métaphysique*, L. XII, ch. v ; *Physique*, L. VIII, ch. et sq. — Cf. PALMERI, *Institutiones philosophicæ, Cosmologia*, Th. XXIX, nota p. 209 et sq.

§ A. — SES DIVERSES FORMES

On peut distinguer le panthéisme :

I. — **Naturaliste** : d'après les STOÏCIENS, le monde est un être animé par une intelligence éternelle ; Dieu est l'âme du monde. Les Stoïciens le comparent au feu ayant des alternatives de relâche et de tension, produisant et détruisant tour à tour toutes choses. L'univers rentrera un jour en Dieu pour en ressortir de nouveau et ainsi éternellement.

II. — **Immanent** : d'après SPINOZA (1), le monde n'est que le développement interne et immanent de la substance divine. Un seul être existe avec deux attributs : l'étendue et la pensée, dont les innombrables modes composent le monde des corps et des âmes. Tout ce qui est est donc en Dieu. Spinoza distingue en Dieu la substance et ses attributs qu'il appelle la nature *naturans*, *natura naturans* ; et d'autre part l'ensemble de ses modes qu'il appelle nature *naturée*, *natura naturata*. Dieu c'est proprement la nature *naturante*, le monde c'est la nature *naturée* en tant qu'il résulte nécessairement de l'existence et des attributs de Dieu.

III. — **Idealiste** : A) FICHTE (2) supprime toute distinction du sujet et de l'objet ; le moi produit et objective le non-moi ; le seul être réel est le moi. Dieu et le monde extérieur sont une création du moi. C'est le Spinozisme renversé.

B) SCHELLING (3) : le non-moi existe aussi bien que le moi, mais

(1) SPINOZA, *Éthique*, I^{re} et II^e P. — Nous avons vu que le système de Spinoza reposait sur une fausse définition de la substance, établie *a priori* (PSYCHOLOGIE, 186, § III).

(2) FICHTE, *Doctrine de la science ; Destination de l'homme ; Méthode pour arriver à la vie bienheureuse*. — Cf. Kant et Fichte par C. Bartholomæus, dans les comptes rendus des séances de l'Académie des sciences morales et politiques, T. XXIX, XXX. — Cf. de BEAUVAIL, *Rapport sur le concours pour l'examen critique de la philosophie allemande*, dans les mémoires de l'Académie des sciences morales et politiques, 1847.

(3) SCHELLING, *Philosophie de la nature ; Système de l'Idéalisme transcendantal ; Bruno ou du principe divin et naturel des choses ; Recherches sur la liberté humaine ; Philosophie de la Révélation*. — Cf. MATTER, *Schelling et sa philosophie de la nature*.

dans une existence suprême, unique, dans l'Absolu. Dieu c'est l'absolue identité des contraires, en qui coexistent comme dans leur principe les deux termes de l'existence et de la pensée, le réel et l'idéal, et qui se développent à des degrés différents dans la nature et à travers l'histoire.

C. HEGEL (*) : pour lui cet Absolu n'est autre que l'Idée, éternel, qui se développe indéfiniment en allant du moins au plus. Dieu c'est donc l'Idée qui, dans son évolution éternelle, passe par toutes les formes de l'existence et se manifeste à elle-même dans la nature et l'humanité. Dieu est en train de se faire continuellement : il est l'éternel devenir.

§ B. — RÉFUTATION

I. — Le Panthéisme détruit le principe de contradiction qui nous dit qu'une même chose ne peut pas être et n'être pas à la fois sous le même rapport. En effet le Panthéisme fait de Dieu, de l'homme et du monde une seule substance. Or cette substance universelle serait à la fois finie et infinie, parfaite et imparfaite, relative et absolue. L'infini, s'il existait dans cette hypothèse, ne serait qu'un amalgame informe de l'étendue et de la pensée, de l'esprit et du corps. Mais l'étendue et la pensée, l'esprit et le corps ont des caractères opposés et irréductibles (18 et 19).

II. — Le Dieu du Panthéisme est l'indéfini : Dieu étrange, qui se forme toujours sans s'achever jamais : il n'est pas ; il devient. Or n'est-ce pas enlever à Dieu son essence même qui est d'être la perfection absolue ?

III. — Les panthéistes apportent cet argument : « Rien n'existe en dehors de Dieu. Dieu est tout l'Être, parce qu'il est la seule substance qu'on puisse concevoir ».

Réponse : cette objection repose sur une équivoque. Rien

(*) HEGEL, *Phénoménologie de l'esprit; Logique; Encyclopédie des sciences philosophiques; Philosophie du droit; Leçons sur l'histoire de la philosophie; Esthétique*. — Cf. WEBER *Introduction historique à la philosophie hégélienne*. — WILHELM, *Histoire de la philosophie allemande*. — P. JANET, *Essai sur la Dialectique dans Platon et dans Hegel*.

n'existe en dehors de Dieu, c'est-à-dire rien n'existe qui n'ait sa raison d'être en Lui, c'est vrai. Mais prétendre que rien n'existe qui soit distinct de Dieu et qui ait une existence propre, c'est une erreur. Dieu est tout l'Être, en ce sens qu'Il a la plénitude de l'Être, toutes les perfections. Mais on ne saurait admettre cette proposition en ce sens que Dieu est tous les êtres. Il peut, sans se diminuer, communiquer quelques perfections à des êtres distincts de Lui, comme un maître communique sa science à ses disciples sans s'appauvrir.

IV. — Si les âmes ne sont que des modifications de Dieu, nos sentiments, nos pensées, nos volitions sont les sentiments, les pensées, les volitions de Dieu même. C'est donc Dieu qui fait le bien et le mal, mérite et démerite en nous. L'homme n'est ni coupable, ni digne de louanges, puisqu'il est un simple mode et que Dieu est le sujet véritable de ce mode. C'est donc en Dieu qu'il faut placer la responsabilité de tout acte, puisqu'il en est le principe.

V. — Ce système, affirmant une seule et même substance, est contraire au témoignage de la conscience, laquelle nous montre, comme dit Leibniz, « que nous existons chacun en notre particulier ». Il contredit donc l'expérience qui atteste la pluralité des consciences.

VI. — Il détruit la morale. En effet, il nie la personnalité du moi qui est absorbé en Dieu ; il nie la liberté incompatible avec le déterminisme universel qu'il soutient. Conséquemment il supprime la moralité, car sans liberté ni personnalité, il n'y a plus place pour le devoir et la responsabilité, le mérite et le démerite, la vertu et le vice.

Remarque : le Panthéisme n'est pas l'Athéisme, puisqu'il admet l'existence de Dieu ; mais il s'en rapproche plus ou moins selon que la notion de Dieu qu'il accepte est plus ou moins en contradiction avec la notion du vrai Dieu, c'est-à-dire de l'Être nécessaire, infiniment parfait.

45. — LE TRANSFORMISME (1)

§ I. LES PRÉCURSEURS DE DARWIN (2)

A) Exposé : bien que la question de l'origine des espèces vivantes, végétales et animales, ait été agitée avant LAMARCK, elle

(1) A) TRANSFORMISTES ABROGÉS : LAMARCK, *Philosophie zoologique*. — DARWIN, *L'origine des espèces*; De la *variation des animaux et des plantes*; *La descendance de l'homme*. — HEGKEL, *Histoire de la création des êtres organisés*. — E. PARDON, *La philosophie zoologique avant Darwin*. — Le transformisme; *Les colonies animales et la formation des organismes*. — DEVAL, *Le Darwinisme*. — HEXLEY, *L'évolution et l'origine des espèces*. — SCHMIDT, *Descendance et Darwinisme*; *Les mammifères dans leurs rapports avec leurs ancêtres zoologiques*. — HARTMAN, *Le Darwinisme*. — WEISMANN, *Essais sur l'hérédité*. — LE DANTIC, *Théories néo-lamarckiennes*, dans la *Revue philos.*, nov., déc., 1891. — GIARD, *Les facteurs de l'évolution*, dans la *Revue scientifique*, 23 nov. 1889. — HEXLEY, *La place de l'homme dans la nature*. — HECKEL, *Anthropogénie*. — ROMANS, *L'intelligence des animaux*; *L'évolution mentale chez les animaux*.

B) TRANSFORMISTES MODÉRÉS : GAUDRY, *Les encheînements du monde animal dans les temps géologiques*; *Essai de paléontologie philosophique*. — G. SAUVY MIVART, *Genesis of species*. — LEROY, *L'évolution des espèces organiques*. — D. COCHIN, *L'évolution et la vie*. — MAISONNEUVE, *Création et évolution*, dans le compte rendu du Congrès international scientifique des catholiques, 1890, 8^e section. — ZAHN, *L'évolution et le dogme*. — J. GIBERT, *Les origines*, ch. III. Cet auteur, sans se prononcer catégoriquement, semble incliner du côté du transformisme modéré.

C) ANTITRANSFORMISTES : DE QUATREFOUR, *L'espèce humaine*; *Darwin et ses précurseurs*; *Les érudits de Darwin*. — BLANCHARD, *La vie et les êtres organisés*. — DE NADAILLAC, *Le problème de la vie*. — LECORTE, *Le Darwinisme et l'origine de l'homme*. — FAIVRE, *La variabilité des espèces et ses limites*. — JOURNET, *Évolution et transformisme*. — AGASSIZ, *De l'espèce et de la classification en zoologie*. — DEULIÉ DE SAINT-PROJET, *Apologie scientifique de la foi chrétienne*, III^e et IV^e P. — LAVAED DE LESTRADE, *Transformisme et Darwinisme*. — FARGES, *La vie et l'évolution*. — VIGOUROUX, *Les Livres saints et la critique rationaliste*, t. III, L. 1, Sect. II, Ch. III, Art. 3. — THOMAS, *Les temps primitifs et les origines religieuses*. — DE ROSSNY, *La bête comparée à l'homme*. — H. JOUY, *L'homme et l'animal*, IV^e P.; *L'instinct*. — LONJEL, *Quelques appréciations récentes du transformisme*, dans les *Études*, Déc. 1892. — DIERCKX, *L'homme-singe*, *Revue des Questions scientifiques*, Avril 1894.

(2) DE QUATREFOUR, *Darwin et ses précurseurs français*.

n'a été cependant nettement posée qu'en 1809 par ce naturaliste français, dans sa *Philosophie zoologique*. On peut donc regarder Lamarck comme le fondateur du transformisme. Selon lui, il n'y aurait eu à l'origine qu'un petit nombre de types très simples, qui se sont transformés pour constituer les différentes espèces animales. Il explique ces transformations progressives par trois principes : le milieu, le besoin, l'habitude. Le milieu produit le plus souvent des troubles, des interruptions dans le développement progressif des organismes. Son action est donc plutôt perturbatrice que plastique. Le vrai principe formateur, indépendant du milieu, est un principe d'activité interne ; c'est le *pouvoir de la vie*, qui agit selon deux lois : la loi du *besoin* et celle de l'*habitude*. Dans les circonstances favorables, le besoin crée les organes, l'habitude les développe et les fortifie. Lamarck reconnaît qu'il est difficile de prouver par l'observation que le besoin crée les organes ; mais l'expérience établit que l'habitude les développe ; il en conclut que le besoin les crée donnant ainsi la seconde loi comme preuve de la première.

B) Critique : 1^o) Que le besoin et l'habitude développent des organes qui existent déjà, c'est un fait d'expérience ; mais qu'ils produisent de nouveaux organes, c'est un fait qui n'a jamais été constaté.

2^o) En vertu de la loi des corrélations organiques, il faudrait admettre qu'un nouvel organe se créant, tous les autres subissent des transformations analogues ; c'est là une conséquence inadmissible.

§ II. — LE SYSTÈME DE DARWIN

DARWIN admet comme Lamarck que les végétaux et les animaux descendent par transformations successives de quatre ou cinq types primitifs, peut-être même d'un seul. L'originalité du Darwinisme n'est donc pas là, mais dans le principe qu'il met en avant pour expliquer les transformations successives des êtres vivants : celui de la *sélection naturelle*. On sait que des variations organiques se produisent chez les animaux domestiques et chez les plantes cultivées. Comme elles ont la propriété de se trans-

mettre par hérédité, les éleveurs peuvent, grâce à un choix habile des reproducteurs, créer des variétés et des races si différentes de la souche primitive qu'on dirait des espèces nouvelles. C'est ainsi qu'on a pu créer tant de races de chevaux, de chiens (180 races), de pigeons (130 races) et tant de variétés de fleurs et d'arbres. On a appelé **sélection artificielle** ce procédé de perfectionnement employé par l'homme.

Ayant constaté ces faits, Darwin s'est dit : pourquoi la nature ne pourrait-elle pas ce que l'homme peut ? Des variations se produisent aussi à l'état sauvage. Les unes sont inutiles à l'être vivant ; n'étant d'aucun secours elles disparaissent aisément par la défaite des individus où elles se sont produites. Les autres sont utiles ; étant d'un grand avantage dans la lutte pour la vie, elles ont favorisé la survivance des individus qui en étaient dotés et ont pu ainsi se transmettre. De la sorte s'effectue une **sélection naturelle** ou choix assez semblable à la sélection artificielle. Sans doute la nature est aveugle et on ne peut lui prêter l'intention de modifier les espèces vivantes ; mais ce qu'elle n'obtient pas par dessin elle l'obtient par l'action fatale de lois nécessaires. L'éleveur, qui choisit et isole les reproducteurs, est remplacé dans la nature par :

a) **La lutte pour la vie** (*struggle for life*) qui préserve les meilleurs sujets.

b) **L'influence du milieu.**

c) **Les cataclysmes et les migrations** qui empêchent le mélange des variétés en les séparant.

Voici le mécanisme de cette opération (*) :

(*) On entend par : 1°) **Essai**, une collection d'individus qui ont un certain nombre de qualités communes et essentielles, indéfiniment transmissibles par génération. Elle implique donc deux caractères : la *fixité et l'interfécondité*. C'est la définition qui résulte des observations qui ont été faites par l'homme depuis qu'il consigne ses observations.

2°) **Variété**, un groupe d'individus qui ne se distinguent que par des qualités accidentelles, lesquelles peuvent disparaître.

3°) **Race**, un groupe d'individus dont les caractères, constituant une variété, sont fixés et perpétués d'une manière constante par la génération et l'hérédité. — Aux yeux de Darwin, les espèces actuelles ne sont que des variétés fixées.

A) **La lutte pour la vie ou concurrence vitale** est la conséquence fatale de l'exubérante fécondité des êtres vivants. Si cette exubérance n'était pas contrebalancée, la terre serait bientôt incapable de nourrir et même de contenir ses habitants. Chaque être vivant doit donc lutter pour assurer son existence. Dans cette concurrence vitale, les moins avanta-gés périssent ; les mieux protégés résistent. Ainsi se dégage la loi de la **survivance des plus aptes à la lutte**. Il ne faut pas confondre les plus aptes avec les plus forts. Les victorieux sont ceux qui l'emportent sur leurs concurrents soit par leur force, soit par quelque autre qualité naturelle, comme la ruse, la légèreté, la couleur, etc. Il se fait donc, à chaque génération, un choix réel des individus qui possèdent les qualités les plus avantageuses et les transmettent à leurs descendants.

Le temps et l'hérédité sont deux grands facteurs de ce progrès, car le temps, dont dispose si largement la nature, accumule sans cesse de petites différences et l'hérédité les fixe dans la descendance. Les caractères ainsi acquis le sont pour toujours, et cela constitue la loi de **caractérisation permanente**.

Mais comme, à chaque génération, les individus sortis d'un groupe ainsi caractérisé s'éloignent de plus en plus du point de départ, ils en viennent à différer, d'une façon très tranchée, de l'organisme primitif d'où ils descendent et constituent ainsi de nouvelles espèces, en obéissant à la loi de la **divergence des caractères**.

Remarque : on s'imagine parfois qu'il s'agit de transformer une espèce donnée en une espèce voisine, vg. un âne en cheval, un chien en loup ou *vice versa*. C'est une erreur. Les espèces ne se transforment pas (ce sont les individus) ; elles se **forment** par **divergence** en s'éloignant du tronc commun d'où elles descendent et dont elles gardent les traits fondamentaux. Le loup ne vient pas du chien, ni le chien du loup, mais le loup et le chien seraient, d'après les transformistes, deux rameaux divergents sortis d'une même souche antique.

B) **Le milieu** : Darwin n'attache qu'une influence secondaire à l'influence du milieu comme source de variations dans les animaux et les plantes. C'est un fait que la nature des conditions

ambiantes, le climat, l'alimentation, la lumière, etc. sont une cause de modifications plus ou moins importantes dans la constitution des êtres : vg. le chien transporté dans les régions polaires se couvre d'une fourrure de poils épais ; à l'équateur il perd ses poils. Les changements, disent les transformistes, ont dû être encore beaucoup plus profonds et rapides, dans les périodes géologiques, où les conditions de milieu étaient beaucoup plus instables.

C) **L'émigration spontanée et les grands cataclysmes**, en séparant les espèces en voie de formation, ont permis aux caractères divergents de s'accroître de plus en plus ⁽¹⁾.

Les transformistes ajoutent d'autres arguments :

D) **Les organes rudimentaires ou organes-témoins** : ce sont des organes si peu développés qu'ils ne paraissent plus pouvoir exercer aucune fonction : vg. l'œil pinéal, placé au sommet de la tête, est atrophié chez les animaux supérieurs, mais il se voit encore chez certains reptiles ; — le chien, le porc, le cheval ont des doigts plus ou moins atrophiés et inutiles, etc. Dans la théorie transformiste, ces organes ont leur raison d'être : c'est comme la signature de l'ancêtre commun dans toutes les espèces qui descendent de lui. C'est sans doute le non-usage à travers plusieurs générations qui a produit l'atrophie.

E) **Série embryologique** : l'embryologie est la science du développement individuel depuis l'œuf jusqu'à la forme adulte. D'après les darwinistes, tout animal va du simple au composé par une multitude de phases, pendant lesquelles il offre de grandes analogies avec des formes que conservent toute leur vie des êtres inférieurs : vg. des êtres de même embranchement, mais de classes différentes, comme les poissons et les mammifères, ont un développement parallèle jusqu'au type poisson ; tandis que les poissons se caractérisent dans leurs espèces, les mammifères continuent leur marche ascendante, passent par des états qui sont

(1) « Obligé d'abandonner la géologie des cataclysmes, on s'est rejeté sur la paléontologie, imaginant des luttes violentes dans le monde animé... En réalité ces combats ont été des exceptions : il faut se figurer une grande nature où, comme de nos jours, tout était harmonie ». (Gatouy, *Essai de paléontologie philosophique*).

permanents chez les batraciens et transitoires chez eux, et arrivent enfin au type caractéristique de leur classe. Il y aurait donc un parallélisme entre la série embryologique et la série zoologique. Chaque individu répéterait brièvement les phases par lesquelles a passé son espèce. Ainsi les embryons d'un poisson et d'un mammifère se ressemblent longtemps, parce que tous deux reproduisent les phases par lesquelles avait passé l'ancêtre commun qui fut le premier des vertébrés.

F) **Série paléontologique** : les couches sédimentaires étudiées par les géologues sont comme les feuillets d'un livre, où la science peut étudier la succession des êtres vivants. Mais il manque beaucoup de pages à ce livre, soit parce qu'une partie seulement de l'écorce terrestre a été explorée, soit parce que l'érosion a détruit beaucoup de documents. De plus, à part les mollusques, peu d'êtres vivants se fossilisent. Une grande part reste donc à l'hypothèse pour interpréter les signes conservés et combler les lacunes. Or, d'après les transformistes, les caractères non effacés seraient tous favorables à leur thèse.

Les animaux n'ont point tous apparu à la même époque ; les espèces ont été formées successivement dans le cours des périodes géologiques : depuis la première origine de la vie jusqu'à la naissance de l'homme, on signale sans cesse de nouvelles espèces. Ces apparitions ne se font pas brusquement ; les espèces se renouvellent peu à peu ; les unes périssent, les autres arrivent. Ce n'est pas au hasard, mais suivant un ordre constant, en allant du simple au composé, que ces espèces apparaissent. Les invertébrés vivent avant les vertébrés. Parmi les vertébrés, les poissons se montrent dès le silurien ; viennent ensuite les batraciens sur les premiers continents émergés au temps carbonifère ; les reptiles débutent avec l'ère secondaire ; les oiseaux et les mammifères commencent à avoir des représentants dans l'ère secondaire, mais ils n'ont leur plein développement que durant l'ère tertiaire.

Pour les groupes représentés par de nombreux restes, le passage insensible d'une forme à l'autre est frappant ; ces formes de transition se rencontrent soit :

a) Pour lier entre eux les embranchements : vg. les premiers batraciens présentent de nombreux caractères propres aux pois-

sons ; les premiers oiseaux gardent plusieurs caractères propres aux reptiles.

b) Pour faire l'histoire des espèces d'un même genre : vg. parmi les mollusques, où les fossiles abondent, chez les céphalopodes, comme les nautilles, les goniatites, les ammonites.

Le transformisme prétend expliquer cette succession paléontologique en disant que les formes primitives se sont modifiées et élevées peu à peu en s'adaptant aux milieux où elles vivaient, en se pliant aux conditions d'existence.

Les développements successifs du règne végétal offrent des faits plus saillants, car l'ordre d'apparition correspond exactement à l'ordre de complication organique : les cryptogames sont seuls aux temps primaires ; puis viennent les conifères et les cycadées ; les monocotylédones et les dicotylédones apparaissent durant l'ère secondaire et n'atteignent leur apogée que dans l'ère tertiaire.

G) **Lien des formes vivantes** : on suit aisément les divers degrés de complication qui forment le trait d'union entre les animaux simples et les types les plus perfectionnés. Les protozoaires sont composés de cellules semblables, isolées ou réunies en colonies. Les colonies cellulaires commencent à se différencier chez les coelentérés. Chez les échinodermes apparaissent nettement des organes internes entre l'ectoderme et l'entoderme. A partir de là, tantôt les parties se groupent en rayonnant autour d'un centre, tantôt elles se disposent sur une même ligne droite. Dans ce dernier cas, ou bien certaines parties restent assez distinctes comme chez les vers, ou bien elles se fusionnent plus ou moins et se condensent en une unité plus serrée, comme dans les embranchements supérieurs.

Les espèces voisines ne diffèrent que très légèrement les unes des autres ; dans leur série continue, il est difficile de trouver des lignes de démarcation. Même dans les espèces qui paraissent éloignées, soit dans une même classe, soit dans un même embranchement, les parties homologues sont construites de la même façon. Ainsi chez le cheval, la taupe, la souris, le marsoin, la baleine, le membre antérieur a les mêmes os agencés de la même manière. Les pattes du mammifère, les ailes de l'oiseau, les membres du reptile, sont composés des mêmes pièces. Les différences,

que l'anatomie signale, s'effacent si l'on remonte soit aux périodes embryonnaires car la formation du membre antérieur s'y fait de la même façon, soit aux sédiments géologiques, car on y trouve des ancêtres où les modifications différentielles n'étaient pas encore effectuées. — Ces faits démontrent une parenté morphologique très étroite entre les espèces d'un même genre, moins étroite entre les genres d'une même classe, moins étroite encore entre les espèces extrêmes du règne animal. Ce lien qui unit les êtres vivants est, d'après les transformistes, le résultat d'une commune descendance ; ce n'est pas un lien idéal mais un lien de parenté réelle.

§ III. — CRITIQUE DU TRANSFORMISME

A) **Réfutation générale** : la théorie darwiniste repose sur l'analogie entre la sélection naturelle et la sélection artificielle. Or cette analogie est contestable. La sélection artificielle est réfléchie et calculée. Pour faire une race dotée de telle qualité déterminée, il ne suffit pas de lui donner pour père un individu qui offre la première ébauche de cette qualité ; il faut trouver une mère en qui se rencontre la même qualité ; autrement cette qualité s'affaiblit dès la seconde génération et disparaît à la troisième ou quatrième. Ce double choix est nécessaire, non seulement au début, mais constamment ; c'est à cette condition que se précisera le caractère que l'on veut perpétuer dans une race. Pour que la sélection naturelle obtint le même résultat, il faudrait que la nature fût capable de choix, mais elle est aveugle. L'animal agit sous l'influence d'un instinct irréfléchi. Comment admettre qu'un animal, dont la constitution offre quelque particularité utile, ira chercher et découvrira un autre individu doté du même avantage ? Comment admettre surtout que cette recherche et cette découverte se renouvellent autant de fois qu'il est nécessaire pour produire et fixer une variété ? Il serait étrange que l'homme intelligent et la nature aveugle, agissant par des voies opposées, aboutissent aux mêmes résultats.

Ce n'est pas assez dire, car la nature aboutirait à des résultats

bien supérieurs : elle arriverait à produire des espèces, tandis que l'homme n'a réussi qu'à produire des races, en fixant des variétés. Avec un père et une mère de l'espèce canine, la sélection artificielle a créé de nombreuses races de chiens, mais jamais un autre animal.

Les produits hybrides, qui proviennent de deux espèces voisines, ou bien sont stériles après un petit nombre de générations (comme les mulets), ou bien sont indéfiniment féconds (comme les léporides), mais alors leurs descendants reviennent promptement au type lièvre ou au type lapin. Ce fait d'interstérilité entre deux espèces voisines est, de l'aveu de Darwin, « inexplicable » dans la théorie transformiste. M. de Quatrefages regarde ce fait capital comme la preuve manifeste de la fixité des espèces.

De plus l'histoire, aussi haut qu'on puisse remonter dans l'étude du passé, confirme la permanence des espèces. Certaines ont disparu ; aucune des survivantes n'a subi de transformations (Cf. les descriptions d'Aristote, les monuments de l'Égypte, etc.) Si donc la sélection naturelle, sous l'action de la concurrence vitale, n'a produit, de mémoire d'homme, pendant 60 ou 70 siècles, aucune modification notable, de quel droit les transformistes lui accordent-ils une si merveilleuse efficacité dans le passé ? Ils répliquent que, dans les périodes géologiques antérieures à la nôtre, la sélection naturelle, disposant d'un temps illimité, a pu agir efficacement. — Mais le temps par lui-même ne produit rien ; il n'est qu'une condition qui permet à une force de se développer ; si donc pendant 70 siècles la sélection naturelle n'a rien fait, ce n'est pas avec un temps indéfiniment prolongé qu'elle fera quelque chose. C'est une supposition gratuite qui n'a rien de scientifique.

B) Réponse aux arguments particuliers :

1. — La persistance d'organes rudimentaires n'est pas une preuve en faveur du transformisme, car :

1°) Au dire de Darwin lui-même, nous ne savons pas si un organe, rudimentaire ou inutile chez l'adulte, n'a pas exercé une fonction chez l'embryon.

2°) Il peut se faire que les organes rudimentaires, comme les ailes de l'apteryx, servent à une fin encore inconnue.

3°) Cette persistance d'ailleurs s'explique suffisamment par l'unité de plan qu'elle sert à manifester (LOGOUER, 81).

4°) Ces organes peuvent être le résultat d'une dégradation subie dans l'espèce même, *intra eandem speciem*.

5°) L'explication darwinienne sur la cause de l'atrophie de ces organes n'est pas juste ; on cite bien des cas où le non-usage n'a pas atrophié certains organes : vg. l'ois de Magellan et la frégate ont des pieds palmés pour nager et ne nagent pas ; un pic d'Amérique (*Colaptes campestris*) a des pieds grimpeurs et ne grimpe pas.

II. — Il est certain, d'après Darwin lui-même, que tous les animaux ne passent pas par les différents états de leur soi-disant ancêtre. Cependant les lois de la nature sont générales et si l'explication du développement embryologique était celle que supposent les darwinistes, elle ne devrait pas souffrir ces exceptions. Agassiz a remis les choses au point : « En tant qu'œufs, dans leur condition primitive, tous les animaux se ressemblent. Mais aussitôt que l'embryon commence à montrer quelques traits caractéristiques, ceux-ci présentent des particularités telles que le type peut se distinguer. Aucun animal supérieur ne traverse une suite de phases rappelant tous les types inférieurs du règne animal, mais il subit simplement une série de modifications, spéciales aux animaux de l'embranchement auquel il appartient. »

III. — On a apporté plusieurs faits contre la *série paléontologique* :

1°) Certaines espèces ont persévéré, sans transformation, à travers les temps géologiques. Pourquoi certains types ont-ils progressé tandis que d'autres sont demeurés stationnaires ? pourquoi il y a-t-il encore des amibes, des méduses, et même des poissons et des reptiles ?

2°) L'ordre d'apparition des espèces n'est pas conforme au degré de complication de l'organisme : dès le cambrien on voit des êtres de presque tous les groupes.

3°) Les groupes nouveaux apparaissent brusquement, sans être amenés par des formes intermédiaires qui les relient à d'autres. — On n'a pas retrouvé ces intermédiaires nécessaires pour justifier le transformisme. Darwin l'a reconnu loyalement : « Le problème de la filiation des espèces dans les couches fossilifères reste, quant

à présent, inexplicable, insoluble, et l'on peut continuer à s'en servir comme d'un argument sérieux contre les opinions émises ici. » M. Conlejean, quoique transformiste, dit de son côté : « Il faut admettre que les nombreuses étapes qui marquent la transformation entre deux types spécifiques voisins sont représentées chacune par une forme particulière qu'on devrait retrouver à l'état fossile. Ces formes de passage seraient donc innombrables ; en outre les types spécifiques, noyés dans cette multitude d'intermédiaires, ne pourraient plus être distingués les uns des autres ou, en d'autres termes, n'existeraient pas. Or c'est le contraire qui a lieu. »

Pressés par ces objections, certains transformistes ont imaginé la théorie des *émigrations*. Quand on leur dit : vg. on ne connaît aucune forme intermédiaire entre l'hipparion et le cheval ; ils répondent : l'être que vous cherchez ne peut se trouver que dans une région éloignée de celle où vécutent ces animaux ; autrement il ne se fût pas transformé. Mais cette hypothèse est tellement gratuite et arbitraire qu'elle est rejetée par la plupart des darwinistes. Aussi d'autres, comme M. Naudin, recourent à des transformations brusques et ils apportent en preuve les modifications produites soudainement chez les plantes et même chez certains animaux. Mais ces modifications n'ont jamais lieu qu'entre des races ou des variétés d'une même espèce.

IV. — Le lien qui unit entre elles les formes vivantes est manifeste ; mais le fait de son existence ne tranche pas la question de son origine : est-il idéal ou le résultat d'une descendance commune ? On peut admettre que le transformisme explique aussi bien que le créationnisme les ressemblances qui unissent les espèces voisines ; mais il ne rend pas aussi aisément compte des différences anatomiques et physiologiques qui les séparent.

V. — Jusqu'ici l'ensemble des faits dépose contre la théorie transformiste. Mais admettons qu'on établisse l'interfécondité des espèces et qu'on découvre les innombrables intermédiaires des transformations successives, il reste toujours à expliquer :

1°) **L'origine des êtres vivants.** Or, depuis la réputation des générations spontanées par Pasteur, c'est une vérité acquise à la science que les êtres organisés reçoivent toujours la vie de corps

déjà vivants, que par conséquent la vie ne résulte pas de l'évolution d'éléments physico-chimiques : *Omne vivum ex vivo*. Il faut donc recourir à un principe transcendant, en dehors et au-dessus de la matière, à un être créateur du principe vital.

2°) **La plasticité des êtres vivants.** Comment sont-ils capables de s'adapter aux conditions de leur existence ? Comment peuvent-ils se développer régulièrement au milieu des influences diverses qu'ils subissent ? Cette plasticité offre éminemment le caractère de la finalité. Il faut y reconnaître les marques d'une intelligence qui, n'étant ni dans la plante, ni dans l'animal, doit être hors et au-dessus d'eux, dans une Providence qui dirige les êtres vivants vers une fin qu'ils ignorent. C'est ce qu'exprime fort bien un naturaliste américain, L. Agassiz : « Rien dans le règne organique n'est de nature à nous impressionner autant que l'unité de plan qui apparaît dans la structure des types les plus différents. D'un pôle à l'autre, sous tous les méridiens, les Mammifères, les Oiseaux, les Reptiles, les Poissons révèlent un seul et même plan de structure. Ce plan dénote des conceptions abstraites de l'ordre le plus élevé, il dépasse de bien loin les plus vastes généralisations de l'esprit humain, et il a fallu les recherches les plus laborieuses pour que l'homme parvint seulement à s'en faire une idée. D'autres plans non moins merveilleux se découvrent dans les Articulés, les Mollusques, les Rayonnés et dans les divers types de plantes. Et cependant ce rapport logique, cette admirable harmonie, cette infinie variété dans l'unité, voilà ce qu'on nous représente comme le résultat de forces auxquelles n'appartient ni la moindre parcelle d'intelligence, ni la faculté de penser, ni la pouvoir de combiner, ni la notion du temps et de l'espace ».

Conclusion : le transformisme, qui prétend se passer de l'intervention de Dieu pour créer la matière et la vie et qui s'étend à l'homme lui-même, est contraire à la raison et à la foi. Mais un transformisme restreint et mitigé n'est en opposition ni avec le dogme chrétien, ni avec la métaphysique, car il admet une triple intervention de Dieu pour créer la matière, la vie, l'homme. Dans ces limites, il est loisible à un catholique de soutenir que les espèces actuelles, végétales et animales, proviennent par voie

de transformations successives d'un certain nombre de types primitifs créés par Dieu. C'est un système possible en soi. Est-il vérifié par les faits? Certains savants le prétendent; vg. M. Gaudry, professeur au Muséum d'histoire naturelle; d'après lui, les espèces secondaires (qui ne seraient que des variétés et des races) sont transmutables, mais elles dérivent d'un certain nombre de classes primordiales et irréductibles qui ont Dieu pour auteur immédiat (*). D'autres savants repoussent même le transformisme ainsi mitigé, parce qu'ils ne le trouvent pas suffisamment prouvé par les faits; vg. Cuvier, de Quatrefages, Flourens, Agassiz, Favier, Godron, Hébert, Blanchard, de Nadaillac, etc. C'est de ce côté qu'il convient d'aller, jusqu'à ce que des faits nouveaux, s'il en doit surgir, viennent confirmer l'hypothèse transformiste modérée. Mais il nous semble raisonnable de ne pas lui opposer une fin de non-recevoir absolue. Volontiers nous faisons nôtres ces sages remarques de Mgr d'Hulst: « Si on tient à poser en principe métaphysique l'immutabilité de l'espèce, nous demandons comme correctif qu'on donne au mot *espèce* un sens large et toujours susceptible d'être amendé; qu'on dise: le passage d'une espèce à l'autre est impossible; mais rien n'empêche de considérer comme n'atteignant pas l'espèce proprement dite les transformations dont il semble à plusieurs découvrir des traces dans la nature. C'est ainsi que plusieurs paléontologistes, (dont les convictions spiritualistes sont très fermes et qui sont les premiers à déclarer qu'aucun passage d'espèce à espèce connue n'a jamais été constaté depuis que l'homme consigne ses observations...) inclinent à supposer que la nature avait, à l'origine, une plasticité plus grande qui la rendait accessible à un plus grand nombre d'influences modificatrices, et que cette propriété a été s'oblitérant de plus en plus jusqu'à disparaître entièrement pour laisser désormais aux caractères spécifiques une rigidité absolue:

(*) GAUDRY: « Les êtres animés ne sauraient avoir produit eux-mêmes leurs forces vitales, car nul ne peut donner ce qu'il n'a pas. Quand nous imaginons toutes les forces physiques ou chimiques, elles ne forment pas une force vitale, et surtout une force pensante. C'est donc la cause première, c'est-à-dire Dieu, qui crée les forces (*Essai de paléontologie philosophique*).

comme il arrive dans l'individu vivant, dont la faculté de croissance s'arrête quand il est parvenu à son développement normal... Il y aurait ainsi deux façons d'envisager l'espèce, ou bien dans cette phase relativement récente de l'évolution générale qui date des premières observations humaines, ou dans la succession totale des phases qu'elle a parcourues. Considérée de la première manière, elle serait fixe; considérée de la seconde, elle ne pourrait l'être qu'à la condition d'embrasser sous un type commun des groupes depuis longtemps classés comme espèces distinctes » (*).

Remarque: il ne faut pas confondre entre eux:

1°) **Le Monisme** de HÜCKEL ou *théorie universelle de l'évolution*. Il soutient qu'il existe dans la nature entière un grand processus évolutif, un, continu et éternel; tous les phénomènes de la nature, sans exception, depuis le mouvement des corps célestes jusqu'à la croissance des plantes et à la conscience de l'homme, arrivent en vertu d'une seule et même loi de causalité. Bref, tout est réductible à la mécanique des atomes. Cette conception mécaniste du monde est appelée par Hückel *monisme*, parce qu'il ramène tout à l'unité, à la *monère*, atome éternel d'où tout ce qui existe est descendu par une série d'évolutions progressives. C'est une des formes de l'*évolutionnisme universel*. — Nous exposerons plus bas celle de Spencer.

2°) **Le Transformisme** ou *théorie de la descendance*: LAMARCK explique l'origine des espèces organiques par des transformations graduelles, de sorte que tous les organismes complexes des végétaux et des animaux actuels dérivent d'une seule forme primitive ou du moins d'un très petit nombre de formes. C'est un cas particulier de l'évolution. Le *monisme* a la prétention de tout expliquer, le *transformisme* se borne à expliquer le développement de la vie.

(*) D'HULST, *Conférences de Notre-Dame*, 1891, note 30, p. 409-411. — Les antitransformistes définissent ainsi l'espèce: « Assemblage d'individus qui donnent des produits indéfiniment féconds ». Les transformistes modérés, comme M. Gaudry, proposent celle-ci: « Assemblage des individus qui ne sont pas encore assez différenciés pour cesser de donner ensemble des produits féconds » (*Essai de paléontologie philosophique*).

3°) Le **Darwinisme** ou théorie de la *sélection naturelle*. Darwin n'a pas imaginé le transformisme; c'est l'œuvre de Lamarck; mais il a conçu la théorie de la *sélection naturelle* pour expliquer les transformations successives des êtres vivants et l'origine des espèces. Dans la première édition de *l'Origine des espèces* Darwin était modéré; il admettait l'intervention de Dieu pour créer les premiers organismes et n'entendait pas son système à l'homme. Mais entraîné par ses disciples, notamment par Huxley, il accepta la théorie de l'évolution universelle et écrivit un livre sur la descendance animale de l'homme (1).

46. — L'ÉVOLUTIONNISME (2)

§ 1. — EXPOSÉ DU SYSTÈME DE SPENCER

L'idée d'évolution, entendue dans un sens large, n'est pas nouvelle. Les physiciens d'Ionie expliquaient l'univers par les transformations successives d'un élément primitif. Les Péripatéticiens, les Stoïciens, les Alexandrins sont plus ou moins évolutionnistes. Un grand nombre de philosophes et de savants modernes ont repris cette conception. Bacon, Pascal, Leibniz y ont recours. A la fin du XVIII^e siècle, Turgot et Condorcet se firent les défenseurs de l'idée de progrès, voisine de celle d'évolution. La théorie de Laplace, la philosophie de Comte, le transformisme de Lamarck et de Darwin, tout pénétrés de l'idée d'évolution, préparent les voies à l'évolutionnisme universel de Hœckel et de Spencer.

L'œuvre de Herbert Spencer est donc une vaste synthèse, où sont venues se fondre certaines idées qui avaient déjà cours dans la philosophie et dans la science. Spencer voulut constituer une philosophie scientifique. Pour Laplace, l'évolution est la loi de la

(1) Cf. un article de la *Revue des Deux Mondes*, 1901, sur la vie de Huxley par son fils.

(2) ROUË. *Doctrines et problèmes*, ch. III. — A. LALANDE. *La dissolution opposée à l'évolution dans les sciences physiques et morales*. — L. PICARD. *Chrétien ou agnostique*. — J. HALLET. *L'évolutionnisme en morale*.

formation originelle de notre monde planétaire; pour Lamarck et Darwin elle est la loi de la nature vivante; pour Spencer elle est la loi de toutes choses: on vertu des seules lois de la mécanique physique, groupant ou dispersant des atomes inertes par eux-mêmes, tout s'explique, depuis les mouvements stellaires et la chute d'une pierre jusqu'à la croissance des végétaux, la conscience de l'homme et l'organisation sociale. Matière, vie, pensée, individu et société, tout évolue.

L'évolution c'est le passage de l'homogène à l'hétérogène, du simple au complexe, par des différenciations et des intégrations successives.

A) **Monde primitif**: à l'origine l'univers était une masse confuse, chaotique, où toutes les parties étaient homogènes. Peu à peu, par suite d'actions inconnues, cette masse s'est divisée en plusieurs parties qui ont commencé à se différencier. Le monde est alors devenu hétérogène, composé d'éléments divers. Mais en même temps qu'ils se diversifiaient, ces éléments apprenaient peu à peu à se coordonner entre eux. Ainsi, à la confusion primitive tendait à se substituer une organisation rudimentaire. Le monde allait donc de l'homogénéité confuse à l'hétérogénéité coordonnée, « c'est-à-dire devenait à la fois plus multiple et plus un ».

B) **Minéraux**: la masse primitive a ainsi formé des *nébuleuses*, qui elles-mêmes en se dissolvant ont produit les *astres*. La théorie de Laplace est une première application de la loi d'évolution. La nébuleuse primitive, qui occupait tout l'espace, où se meut aujourd'hui notre système solaire, s'est condensée et différenciée jusqu'à ce qu'elle ait donné naissance à ce système, composé d'astres distincts mais solidaires les uns des autres. La *terre* est un de ces astres. D'abord en ignition, la terre s'est refroidie peu à peu et en se refroidissant se divisa: par suite de ces refroidissements progressifs se formèrent les différentes couches de terrain, la variété des *minéraux* qui les constituent, les continents, les mers et tous les phénomènes physiques.

C) **Végétaux et animaux**: les minéraux se modifièrent et se compliquèrent sous l'influence de combinaisons chimiques, jusqu'à ce qu'un jour une action chimique plus complexe y fit jaillir la *vie* sous la forme rudimentaire du *protoplasma*. Ce proto-

plasma primitif ne contient aucun élément qui ne soit dans la matière brute; toute la différence est dans une plus grande complexité. Il grandit peu à peu, puis se divisa. Mais les cellules, formées par la division d'une même cellule-mère, s'associèrent: le protoplasma simple et diffus donna ainsi naissance au corps composé, c'est-à-dire aux cellules unies par le double progrès dans la multiplicité et dans l'unité. Il y a toujours différenciation et intégration: plus grande est la diversité des éléments composants, plus frappante est l'unité qui les coordonne. C'est ainsi que se formèrent les **végétaux** et les **animaux**. Une fois formés, ils se développèrent de la même façon, en accroissant leurs membres et en les coordonnant en vue de l'entretien de l'existence commune. Pour assurer leur existence, ces organismes durent lutter entre eux, car la quantité d'aliments répandue sur la surface de la terre est insuffisante à nourrir tous ses habitants. Il faut donc qu'un certain nombre périssent pour que le reste survive. Ceux là subsisteront qui auront le plus d'avantages dans la *lutte pour la vie*. Ces avantages sont de deux sortes: les uns sont transmis à l'être par les organismes de ses ancêtres; ils constituent pour lui des caractères *héréditaires* ou *innés*; les autres sont *acquis* par lui-même au cours de son existence; car, pour vivre, il est obligé de *s'adapter* à son milieu; or, pour s'adapter, il doit souvent se modifier. **L'adaptation et l'hérédité** sont les deux grands facteurs de l'évolution des êtres vivants. Ceux, qui ont les caractères héréditaires les plus parfaits ou qui ont su le mieux s'adapter, survivent seuls, comme si la nature les avait *choisis*; c'est la **sélection naturelle des meilleurs**, c'est le résultat de la **lutte pour la vie** (45, § II, A, B). Et comme pour vaincre ses rivaux, il faut que l'être se perfectionne sans cesse, on conçoit la continuité du *progrès* chez les êtres vivants. L'apparition du système nerveux marque une phase importante de l'évolution; car le système nerveux domine les autres organes, centralise leurs efforts et c'est par son perfectionnement que s'est fait surtout le progrès de l'animalité.

D) **Hommes**: à une époque préhistorique, après des essais innombrables, l'humanité est issue de l'animalité. C'est un développement extraordinaire du système nerveux qui a permis

l'apparition des formes les plus hautes de la pensée. Il en est de l'esprit de l'homme comme des formes organiques; il s'est compliqué et diversifié de plus en plus dans son évolution. La nature et la pensée humaine nous apparaissent maintenant comme deux mécanismes qui s'accordent parfaitement; mais l'adaptation du cerveau humain et par conséquent de la pensée à la nature est l'œuvre des siècles. Le procédé essentiel de cette évolution, comme de l'évolution organique, c'est la *sélection naturelle* sous l'action de la *concurrence vitale*, puis *l'hérédité*, qui fixe les résultats acquis. Il y a aussi lutte pour la vie entre les idées, et celles-là survivent au conflit qui sont conformes aux rapports naturels des choses: tôt ou tard la vérité vaincra l'erreur.

Cette loi de l'évolution se retrouve dans l'histoire de l'humanité; c'est elle qui régit toutes les formes de l'activité humaine:

1°) **Activité sociale**: à leur origine les *sociétés* forment des ensembles homogènes d'individus qui ont mêmes facultés et mêmes fonctions; chacun d'eux est guerrier, pêcheur, chasseur, constructeur. Le travail se divisa sans nuire à la solidarité sociale qui grandit avec l'hétérogénéité des fonctions. Les gouvernés se distinguèrent des gouvernants, et peu à peu s'établit la séparation des pouvoirs, exécutif, législatif et judiciaire.

2°) **Activité scientifique et artistique**: les premiers savants rêvaient une science universelle et l'art primitif enveloppait tous les arts. C'est progressivement que se sont constitués des sciences particulières et des arts distincts.

3°) **Activité morale**: étant donnée la vie de l'homme en société, il en résulte que l'altruisme naît forcément de l'égoïsme. L'homme vivant en société remarqua que, s'il cherchait à faire le bonheur de ceux avec lesquels il vivait, il jouirait par contre-coup des émotions agréables des autres et que ceux-ci, par une réciprocité naturelle, chercheraient à faire son bonheur (Ps. 55, II; MORALE, 27). — Tout ce qui est connaissable, c'est-à-dire les *phénomènes*, est du domaine de la science et soumis à la loi d'évolution. Au-dessus de ce domaine il y en a un autre réservé aux religions; c'est celui de l'absolu ou de l'*inconnaissable*, dont nous ne savons qu'une chose: qu'il est. « La croyance à l'omniprésence de quelque chose qui passe l'intelligence n'a rien à redouter de la

logique la plus inexorable ; voilà une vérité de la plus grande certitude possible ; une vérité sur laquelle les religions s'accordent également avec la science : c'est que la puissance, dont l'univers est la manifestation, est impénétrable ». De là le nom d'**agnosticisme** donné à la philosophie de Spencer.

§ B. — CRITIQUE DE L'ÉVOLUTIONNISME

Il faut une **cause** pour expliquer : l'existence de cette masse nébulaire et chaotique, d'où seraient sorties toutes choses ; — le mouvement initial de cette masse ; — la direction de ce mouvement ; — l'apparition de la vie organique, de la sensation, de la pensée et de la vie morale. Or le système évolutionniste est incapable d'expliquer :

I. — **L'existence de cette masse** : d'après Spencer, la matière est incréée, éternelle, indestructible. C'est inadmissible. La matière en effet est imparfaite, surtout aux débuts de l'évolution, puisqu'elle se transforme et change ; or ce qui est imparfait, ce qui change, n'a pas en soi sa raison d'être et par conséquent pourrait ne pas exister. Si donc la matière existe, ce n'est point par une nécessité qui vient de sa nature, c'est qu'elle a reçu l'existence d'une cause qui avait en soi sa raison d'être. Il faut donc que la matière ait été produite par un être transcendant, par Dieu (30).

II. — **Le mouvement initial** nécessaire à la formation du monde inorganique : d'après Spencer, le monde porterait en soi sa raison d'être ; les éléments des choses ont été d'abord à l'état diffus ; puis, soumis à la loi du mouvement mécanique, ils se sont associés de façon à produire tous les phénomènes du règne minéral. C'est la théorie de l'*immanence*, d'après laquelle la masse des éléments matériels aurait en soi la cause de ses actualisations successives : l'univers posséderait en *puissance* tout ce qu'il développe en *acte* dans la suite des temps. Il n'y a donc pas lieu de chercher en dehors du monde une cause *transcendante* du mouvement de la matière ; la matière est incréée, éternelle, indestructible.

Réponse : l'évolutionnisme prétend que l'univers est la cause

de ses actualités successives dans le temps. C'est impossible, car la matière diffuse, qui composait l'univers primitif, étant inerte, il a fallu une cause en dehors d'elle pour la faire passer de la puissance à l'acte, pour déterminer la combinaison mécanique de ses éléments. On a beau parler d'un ressort caché, d'un *nisus* ou tendance à l'évolution, l'être matériel ne peut sortir lui-même de son repos ; il a besoin pour se mouvoir d'y être déterminé par une force motrice extérieure à la série des éléments dont il se compose ; il faut donc recourir à un moteur distinct de la matière, à un être transcendant et immuable, à Dieu. (31).

On peut prouver la même chose d'une façon plus métaphysique : il faut nier, avec les plus grands penseurs, qu'une chaîne de phénomènes changeants puisse avoir en elle-même sa raison d'être. L'admettre, c'est admettre que le monde porte en soi sa raison d'être, que par conséquent, la cause des choses étant immanente au système dont elles font partie, les actualisations successives du monde s'expliquent en disant qu'il possédait en *puissance* ce qu'il développe en *acte* dans la suite des temps. Aristote a réfuté cette théorie de l'immanence quand il a formulé cet axiome : *L'acte précède la puissance*. De là Saint-Thomas (3) a conclu : « Un être en puissance ne peut passer à l'acte que sous la motion d'un être en acte. » En effet, « pour passer de la puissance à l'acte, la cause a besoin d'une excitation qui vienne du dehors. La raison nous le dit : car l'acte a plus d'être que la puissance, le réel plus d'être que le possible. L'existence est bien quelque chose, et c'est cela que l'acte ajoute à la puissance. Or, cependant, c'est la puissance qui engendre l'acte ; si elle le faisait seule, elle se donnerait à elle-même ce qu'elle n'avait pas, ce qui est contradictoire. Voilà pourquoi saint Thomas nous dit, après Aristote, qu'une chose ne peut passer de la puissance à l'acte que par le concours d'un être déjà en acte... S'il est vrai que tout passage de la puissance à l'acte suppose l'intervention d'un être en acte, il devient évident que le premier de tous les actes a dû émaner d'une cause où tout était en acte, sans aucun mélange de potentialité. Autrement, pour se déterminer à cet acte primordial et source de tous les

(3) S. THOMAS, *Summa theologiae*, I P., Q. II, Art. 3.

autres, elle aurait dû actualiser, à elle seule, sa puissance : ce qui, nous l'avons vu, est impossible. Voilà pourquoi la cause du monde ne peut pas être immanente, parce que le monde n'a pas été du premier coup tout ce qu'il est. Et si sa cause était en lui, elle eût été tout d'abord en puissance par rapport à son développement ultérieur ; et comme, à l'origine, il n'y aurait eu rien en dehors d'elle pour la déterminer, elle n'eût jamais pu parcourir le premier stade de son évolution. Seul le Dieu créateur qui, avant de créer, était déjà *Verbe pur*, peut expliquer cette évolution, comme il explique l'existence de la puissance même qui évolue⁽¹⁾.

III. — **La direction de ce mouvement** et l'ordonnance magnifique de l'univers. Spencer admet l'évolution des choses sans causes finales. C'est impossible : qui dit évolution, développement, marche en avant, progrès, dit tendance, direction, ordre. C'est ainsi que l'entendaient Aristote et Leibniz, qui ne séparaient pas l'évolution de la finalité. C'est que le mouvement, laissé à lui-même, est indifférent à produire telle combinaison plutôt que telle autre. Or le monde nous présente le spectacle d'un ordre constant et merveilleux ; il ne peut donc s'expliquer sans une intelligence ordonnatrice et directrice de tous les mouvements de l'univers. C'est ce qui faisait dire à Newton : « Tout est inconcevable dans le monde planétaire sans l'activité d'une intelligence infinie. »

IV. — **L'apparition de la vie** : d'après l'évolutionnisme, la terre, c'est-à-dire le règne inorganique, a produit spontanément, par suite d'un heureux concours de circonstances, un ou plusieurs êtres vivants d'où sont sorties progressivement toute la flore et toute la faune actuelles. L'organique est sorti un jour de l'inorganique par génération spontanée. C'est la thèse de l'**hétérogénie**. Pasteur a démontré qu'il n'y avait pas de génération spontanée ; tout être vivant provient d'un germe vivant antérieur. Des évolutionnistes de marque, comme Darwin, Huxley, Tyndall, Virchow, n'ont pas fait difficulté de l'avouer⁽²⁾. Certains ont prétendu que,

(1) D'HELLET, *Conférences de Notre-Dame*, 1891, notes 24, p. 383-384.

(2) « Il faut opter entre la génération spontanée ou la création ; mais personne n'a vu une production spontanée de matière organique. Ce ne sont pas les théologiens, ce sont les savants qui la repoussent... » VIRCHOW, *Revue Scientifique*, 8 Déc. 1877.

s'il n'y avait plus actuellement de générations spontanées, il y en avait autrefois dans les temps géologiques, les circonstances étant alors plus favorables. C'est là une affirmation gratuite, en contradiction même avec les principes de l'évolutionnisme, qui prétend ne s'appuyer que sur des démonstrations expérimentales. La vie est inexplicable sans un principe vital distinct de la matière (14, 15).

V. — **L'apparition de la sensation et de la pensée** : la sensation ne serait qu'une transformation de la vie physiologique, et la pensée serait sortie des sensations par une infinité de degrés. Toutes les opérations psychiques : conscience, sensation, pensée, volition, ne seraient que des productions du cerveau, des mouvements nerveux. Nous avons montré (PSYCHOLOGIE, 4) que les phénomènes physiologiques et les phénomènes psychologiques différaient essentiellement : les premiers sont étendus, mesurables, localisés ; — les seconds sont intendus, non localisés, etc. On peut montrer, en particulier, que la pensée n'a pu dériver de la sensation : éprouver des sensations et penser des rapports sont deux choses différentes. Il n'y a pas de transformation possible de l'une à l'autre, car la sensation a pour caractéristique d'être singulière, contingente, relative, tandis que la pensée a pour caractère spécial de saisir l'universel, le nécessaire et l'absolu (PSYCHOLOGIE, 139).

VI. — **L'apparition de la vie morale** : la morale dans cette hypothèse n'est plus qu'une physique des mœurs. La première condition manque à la morale évolutionniste pour être une morale : le *libre arbitre*. Dans l'évolutionnisme il n'y a pas place pour la liberté, puisque tous nos actes sont *déterminés* par les phénomènes antécédents. Or on ne peut concevoir qu'il y ait une obligation morale pour un être qui n'est pas libre, car il ne saurait y avoir « devoir sans pouvoir » (PSYCH., 208, § C). La métamorphose de l'égoïsme en altruisme par de lentes transformations est chimérique (PSYCH. 35, § II). L'impératif catégorique du devoir ne peut sortir des suggestions du plaisir et de l'intérêt (MOR., 23, 27). — Quant à l'hérédité, elle ne joue pas dans la moralité le rôle important que lui attribue Spencer. L'influence de l'hérédité paraît incontestable pour certaines habitudes organiques et sen-

sitives ; mais elle n'est qu'*indirecte* pour les habitudes intellectuelles et morales (Psychologie, 217).

Conclusion : l'être ne peut venir du néant, la vie de la matière et du mouvement, la sensation de la vie, la pensée de la sensation, le désintéressement de l'égoïsme, la moralité du déterminisme. Si l'évolutionnisme rejette un principe suprême qui produit et dirige l'évolution, c'est une hypothèse antiscientifique, car c'est une explication du plus par le moins, du supérieur par l'inférieur, de l'ordre par le désordre, de l'être par le néant.

Remarques : I. — Les arguments apportés contre le transformisme valent aussi contre l'évolutionnisme, puisque Spencer admet la transformation des espèces.

II. — L'évolutionnisme est une forme du **matérialisme mécaniste**, puisqu'il explique la vie et la pensée par le mouvement (22).

III. — La religion de Spencer est un mélange de panthéisme et de matérialisme : « La matière, le mouvement, la force, dit-il, sont des symboles de l'inconnaissable. » Mais quel est cet être inconnaissable ? « C'est la force persistante qui varie ses manifestations, mais qui conserve la même quantité dans le passé et dans l'avenir, force qui sert à unifier toutes les interprétations concrètes (1).

47. — LE CRÉATIONNISME

La création est l'acte par lequel Dieu tire le monde du néant, *ex nihilo*. Créer c'est donc faire quelque chose de rien. A cette définition on objecte parfois l'axiome : *Ex nihilo nihil fit* ; de rien on ne fait rien. Cet axiome signifie que s'il n'existe absolument rien, éternellement rien ne sera. Mais il ne s'applique pas à la question présente, puisque Dieu, cause du monde, existait de toute éternité. En disant que le monde a été fait de rien, on ne veut donc pas dire qu'il a été fait *par* rien, ou *avec* rien, mais *sans* matière préexistante. L'expression *ex nihilo* indique simplement un

(1) SPENCER, *Les premiers principes*.

ordre logique : l'existence du monde a suivi sa non-existence. *Ex nihilo*, dit S. Thomas, *id est post nihilum*.

Qu'est-ce que le monde ? C'est un ensemble d'êtres réels, corps et esprits. Mais l'existence de ces êtres n'est pas une existence nécessaire (30). Le monde est donc à la fois réel et **contingent**.

Qu'est-ce que Dieu ? C'est une réalité vivante et non une abstraction, « la catégorie de l'idéal ». Il est l'Être parfait, c'est-à-dire qu'aucun degré d'être ne peut exister qui n'ait en lui son principe et sa raison, puisqu'il est l'Être nécessaire et tout-puissant.

En affirmant la contingence du monde, on affirme qu'il a eu un commencement ; en affirmant l'existence de l'Être parfait et tout-puissant, on affirme implicitement deux choses :

1°) Que s'il y a du fini, il ne fait pas partie de l'essence divine, où il ne pourrait entrer sans contradiction, puisqu'elle est parfaite,

2°) Que ce fini, qui n'est pas Dieu, ne peut être et n'est que par Dieu, puisqu'il est contingent et que Dieu est l'Être nécessaire. En un mot dire que le monde et Dieu existent, c'est dire que la création est réelle. La vérité de la création résulte en outre de la réutation des solutions précédentes, dualiste, panthéiste, évolutionniste, etc. (1).

SECTION II

LA PROVIDENCE

La Providence c'est l'action par laquelle Dieu gouverne et conserve le monde conformément à ses attributs. C'est la manifesta-

(1) On connaît la belle page de PASTEUR sur l'infini : « Au delà de cette voûte étoilée qu'y a-t-il ? De nouveaux ciels étoilés. Soit. Et au delà ?... Il ne sert de rien de répondre : au delà sont des espaces, des temps et des grandeurs sans limites. Nul ne comprend ces paroles. Celui qui proclame l'existence de l'infini, et nul ne peut y échapper, accumule dans cette affirmation plus de surnaturel qu'il n'y en a dans tous les miracles de toutes les religions, car la notion de l'infini a le double caractère de s'imposer et d'être incompréhensible... » (Discours de réception à l'Académie française, 22 avril 1882).